

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 30

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Hélas ! de volonté, en ai-je encore ? Vous l'avez paralysée, et je ne me reconnaiss plus, ajouta-t-il tout bas, comme honteux de faire un aveu pareil.

— Et si je ne veux pas rester, moi ? s'écria Miss Addah avec ce ton agressif que donne aux femmes la certitude de la victoire.

— Je vous y forcerais à mon tour par les moyens que vous vouliez employer contre moi ; j'ai pour moi la loi et le droit, répliqua sir Adams en reprenant son air farouche.

Miss Addah partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! les excellents titres que vous avez là. Mais vous n'avez donc pas deviné que je vous ai conté une histoire, que je ne suis pas Miss Addah Sturge, mariée depuis longtemps à celui qui a gagné sa main.

— Mais alors qui êtes-vous, et pourquoi cette plaisanterie ? demanda sir Adams en se relevant de toute sa hauteur, avec un ton sévère et hautain ; pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Par curiosité, tout simplement. Je suis fille d'Eve, et curieuse comme elles le sont toutes.

— Curieuse de quoi ? interrogea sir Adams, qui redoutait une nouvelle mystification.

— J'avais si souvent entendu parler de vous par Miss Lucy...

Au nom de celle qui l'avait abandonné et trahi, les sourcils de sir Adams se froncèrent d'une façon terrible.

— N'allez pas me tuer pour cela, continua la jeune femme sur un ton de raillerie. Je vais vous expliquer pourquoi vous avez été trahi, puisque vous tenez à employer ces grands mots de mélodrame. Miss Lucy ne vous a pas abandonné, elle ne vous a pas trahi, seulement elle a eu peur de vous, peur de votre caractère violent. Voilà la vérité. Quand j'essayais de raisonner avec elle, de lui dire qu'avec un peu d'habileté une femme triomphait des caractères les plus sauvages : « Ah ! ma chère, tu ne le connais pas, me répondait-elle en joignant les mains, c'est une bête féroce, il m'avaleraient à la moindre velléité d'opposition de ma part. » Je vous avoue que cela me faisait rire ; je me refusais à croire qu'il y eût des natures aussi indomptables. Je voulais me convaincre par moi-même ; je voulais voir, et c'est pour cela que je suis venue.

— Et... qu'avez-vous vu ? demanda sir Adams avec une certaine hésitation.

— J'ai vu, continua gaîment la jeune femme, que vous aviez un caractère atroce, abominable, mais qu'à force de s'ingénier on trouve encore le moyen de ne pas être dévorée. Je suis contente de moi : je m'en vais avec les honneurs de la guerre, je vous ai forcé à demander grâce.

— Madame, fit sir Adams d'un ton de douceur et de soumission qui eût satisfait la femme la plus exigeante, à celui qui demande grâce, on accorde le pardon.

La jeune femme réfléchit un moment et lui tendit résolument la main.

Celle qui s'appelle maintenant Lady Adams traîne partout le mari trouvé d'une façon si originale : tantôt elle le promène à Paris, à Brighton ou à Nice ; tantôt elle le ramène dans son habitation des prairies, pour l'en arracher le lendemain et lui faire faire le tour des deux Amériques. Plus elle le secoue, plus elle le bouscule, plus il fait entendre ce grognement, qu'il voudrait prendre pour un signe de mécontentement, mais qui est chez lui l'expression réelle de la satisfaction. Quand elle essaie de quitter ce rôle pour devenir un moment douce, bonne et aimante, elle voit ses yeux s'allumer, son front s'assombrir et sa farouche humeur reparaitre. Alors elle devient encore plus contrariante et acariâtre, elle lui fait reprendre sa vie de juif-errant, l'entraînant au nord quand il voudrait aller au midi, et elle ne tarde pas

à voir la sérénité reparaître sur son front. Aussi est-elle persuadée que c'est par une disposition toute providentielle que les femmes sont douées de l'esprit de contradiction, qui seul peut assurer le bonheur de leurs maris, et a-t-elle la conviction de faire par vertu ce que les autres femmes font par plaisir et par habitude.

ADRIEN DESPREZ.

Il y a une limite à tout.

L'inauguration de la statue de Lamartine, qui a eu lieu dernièrement à Passy, a remis sur le tapis divers épisodes de la vie du poète. On raconte, entre autres, cette amusante anecdote :

C'était en 1848. A peine installé au ministère des affaires étrangères, après cette révolution où il avait joué un rôle éminent, Lamartine fut assailli de sollicitations et de recommandations de toute espèce. Il reçut un jour une délégation des « Vésuvienennes », phalange d'amazones républicaines, revêtues d'un uniforme archifantaisiste qui ne manquait pas de pittoresque. Les séances de leur club et leurs manifestations publiques furent une des gaietés de cette époque agitée.

La cohorte déléguée par ces guerrières patriotes avait envahi le cabinet de Lamartine et remplissait l'atmosphère d'effluves variées, depuis le patchouli jusqu'à l'ail, et depuis le caporal (de la régie) jusqu'à l'absinthe.

La « capitaine » prit la parole :

— Citoyen ministre, dit-elle à Lamartine, les Vésuvienennes ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et, au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser !

Lamartine demeura un instant effaré. Embrasser la « capitaine », passe encore, mais la compagnie tout entière ! Et puis, dans les rangs de la délégation, il y avait certains minois que le poétique « amant d'Elvire » trouvait, il faut l'avouer, bien peu sympathiques...

Le poète, qui avait eu si souvent des inspirations de génie, eut alors une inspiration d'homme d'esprit. Il s'avance vers les Vésuvienennes et, de son accent le plus inspiré :

— Citoyennes, merci, merci du fond de l'âme des sentiments que vous me témoignez. Ce moment, certes, sera un des plus doux et des plus glorieux de ma vie ! Mais, citoyennes, laissez-moi vous le dire : des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes. Elles sont des hommes, et, entre hommes, on ne s'embrasse pas. On se tend la main ; on se la serre, et c'est à la vie à la mort !

— Vive Lamartine ! crièrent les cinquante Vésuvienennes électrisées ; et l'échange des cinquante poignées de mains eut lieu aussitôt. Mais, disait Lamartine, je n'eus jamais si belle peur !

On nous rappelle ce charmant épisode de la dernière abbaye des Vignerons, de Vevey.

Vingt mille personnes avaient pris place sur d'immenses estrades pour contempler la fête. Tout le monde était assis. Un monsieur, un seul, se tenait debout, se garant du soleil avec une large om-

brelle, empêchant ainsi aux personnes qui étaient derrière de voir la scène.

— Assis! crie une voix.

Le monsieur ne bronche pas. Bientôt cinquante voix s'en mêlent; on crie, on siffle, on trépigne, on hurle.

Le monsieur se retourne enfin.

— Vous êtes tous des lâches, s'écrie-t-il.

Et tirant alors de sa poche des paquets de cartes de visite, il les lance à droite et à gauche, chacun en saisit une et lit avec étonnement:

*Adolphe Comacher,
Voyageur pour vin de Champagne,
hôtel de... rue de...*

Messieurs,

Veuillez me pardonner le moyen que je suis obligé de prendre pour faire connaître mon adresse dans une ville où je n'ai que peu de relations.

Mon intention n'était pas de vous offenser, mais de vous apprendre que — seul je puis vous fournir à des prix modérés les meilleures champagnes de tous les crus.

J'ai l'honneur, etc.

Les circonstances qui ont mis rapidement en relief le général Boulanger, sont pour ses amis politiques le prétexte de rappeler tout ce qui, dans sa carrière militaire, peut augmenter sa popularité. On cite, entr'autres, le fait suivant.

C'était en 1871. L'armée allemande faisait son entrée dans Paris par les Champs-Elysées; et il avait été couvra qu'elle ne s'avancerait pas au-delà d'une limite déterminée.

A l'intersection de la rue St-Honoré et d'une autre rue, non loin de l'hôtel de M. de Rothschild, débouche tout à coup le général commandant l'armée prussienne, suivi de son brillant état-major. Ils allaient traverser la ligne de démarcation, lorsque le colonel Boulanger, pressant son cheval, vint s'interposer en s'écriant: « Général, on ne passe pas! » Ce dernier, feignant de ne pas comprendre, semblait vouloir passer outre, quand le colonel Boulanger, pourpre de colère et de haine, s'élança seul, le sabre haut contre cet état-major, et s'écria avec une énergie féroce :

« On ne passe pas, général! Et si vous faites un pas de plus... » Puis voyant toute cette troupe brillante arrêtée net, il s'écria, en soulignant ses paroles d'un geste imposant: « Respect à la consigne! »

Le général, suivi de son état-major, tourna bride, et on peut dire que, grâce à l'énergie du colonel Boulanger, de grands malheurs furent évités, car on ne peut prévoir ce qui aurait pu se passer si l'état-major prussien avait continué à pousser de l'avant au milieu d'une population surexcitée au plus haut point.

On bouébo que promet.

A la vesita dè stu sailli, lo menistrè interrogâvè lè z'einfants su la religion, et quand arrevè lo tor d'on petit Juï qu'allâvè assebin à l'écoula, lo menistrè ne savâi d'aboo pas se lâi faillâi déemandâ oquiè, vu que l'étai de n'autra religion; mà coumeint cé bouébo n'avâi quasu jamé manquâ l'écoula et que fasâi totès lè z'aleçons coumeint lè z'autro, lo menistrè sè peinsâ que lo faillâi tot parâi férè recità,

mâ ne pas lâi déemandâ oquiè dâo nové testamieint.

— Eh bin! mon valet, se lâi fâ, quin pétsi lè frârèz dè Josèphe ont-te fé ein lo veindeint à dâi martzands?

— C'est, lâi repond lo petit Juï, que l'ont veindu trâo bon martszi.

Onna voiffâie.

On gaillâ, vôlet de se n'état, qu'étai z'u dansi onna demeindze né pè Riogrâbon, ein avâi prâi 'na tôle bombardâie qu'ein s'ein retorneint à l'hotô s'ein va férè lo pliondzon dein on étang à renailles qu'avâi à mein trâi pi dè rablion dein lo fond. La triclliâie que cein fe, fe arretâ sè camerâdo qu'étiont on bet devant li et sè reviront à la couâite po vairè cein que y'avâi et l'ont z'u prâo mau à lo raveintâ dè per lé, mà dein ou état! pourr'ami!

Lo leindéman, tandi que nettiyivè sè z'haillons avoué 'na brosse dè rizette pè vai lo borné, son maîtrè lâi déemandè iò l'est dinsè z'u s'inreiblîa po ramassâ atant dè coffiâ, et l'autro lâi dit tot frantsemeint cein que lâi étai arrevâ, que s'étai bailli on betset contrè 'na bouenna, et piaf dedein, dein lo rablion.

— Et tant quiè iò ein avâi-tou, lâi fâ son maîtrè?

— Ma fâi, tant qu'à la grelhie.

— Et te n'a pas pu tè raveintâ tot solet?

— Oh na fâi na, se repond lo vôlet, kâ faut voter que lâi su z'u la téta la première.

Réponses et questions.

Mot de l'éénigme de samedi : *Fumée*. Ont répondu juste, MM. Nicolier, Ormonts ; Régnier, Vich ; Sandmeyer, Coigny, Pouly, Chaillet, Pascal, Marti, Lausanne ; Rittener, cercle de la Reine Berthe, Payerne ; Maëstrini, Morges ; Tamer, Yverdon ; Heimo, Bulle ; Duc, Estavayer ; Peltier, Chaux-de-Fonds ; Lavanchy, Grandvaux ; Bastian, Forel ; Pilet, Villeneuve, et Jaccard, à Lausanne, qui a obtenu la prime.

Enigme.

Devine-moi, car j'en suis digne :

Je me cache lorsque je sers ;

C'est presque toujours dans les vers,

Et l'on me trouve à chaque ligne.

Prime : Une papeterie.

L. MONNET.

La Vilhe melice dâo canton dè Vaud, par C. Dénéréaz, brochure de 32 pages, est en vente au bureau du Conteure. Prix: 60 centimes.

HOTEL DES NÉGOCIANTS

Place Cornavin, 19, à la descente de la Gare.

**F. D U C , p r o p r i é t a i r e
G E N È V E**

Cuisine soignée, prix modérés.

Le **Volapük** (nouvelle langue commerciale universelle), appris sans maître en 20 leçons. Envoi franco des ouvrages et instructions nécessaires contre mandat de poste de 10 fr., adressé au professeur Morin, boulevard Plainpalais, 18, Genève.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & cie.